

Education
Etude

Solidarité
Agrément



LE CREUSET

Bulletin Mensuel
de Propagande Syndicale

Le numéro : 50 cent. - Abonnement :
Un an : 5 francs ; 6 mois : 3 francs

3^e Année - N° 7

Juillet 1927

LE CREUSET

Bulletin Mensuel
de Propagande Syndicale

3^e Ann., N° 7 - Juillet 1927
Les articles
n'engagent que leurs auteurs.

Rédaction et Administration :
Jean DE BOE, "Le Creuset",
23, place Saint-Géry, Bruxelles

Sommaire :

Les Tardigrades (p. 97); *Serrons les rangs* (p. 99); *Coin du Morticole* (p. 100); *Le Débrouillard ou celui qui tire... son plan* (p. 101); *Le Flair* (p. 102); *Lettre de Liège : A propos d'un arrêté illégal* (p. 103); *Le Coin des jeunes* (p. 105); *Contre la guerre* (p. 105); *Tribune libre : Bas les mains de la Russie ouvrière* (p. 107); *Les Menaces de Guerre* (p. 109); *La Nouvelle Ecole?* (p. 111).

UNE ESPÈCE NÉFASTE

LES TARDIGRADES

Il y a des gens qui ont la phobie du mouvement.

Tout déplacement, tout changement du cours habituel des choses, toute innovation est pour eux le prélude aux pires catastrophes. Ils ont la hantise du passé. Pour eux, les vérités éternelles ont été dites une fois. — dans leur temps — et tout ce qui, de nos jours, n'exprime pas ces truismes fondamentaux n'est qu'erreur et démagogie. Les limites du possible ont été atteintes par eux, quiconque veut aller au-delà est un fou ou un imprudent que guette la culbute. Aussi, se refusent-ils obstinément à les suivre.

Qu'ils soient épiciers, petits rentiers, sénateurs ou typographes, les tardigrades ont un programme bien défini : préserver ce qui est; au besoin reculer si c'est nécessaire, mais ne s'engager à aucun prix dans l'aventure des nouvelles et « vaines » théories.

Ce bon vieux temps !...

Ils soupirent d'aise, ces placides quinquagénaires, en contemplant le vase où jaunissent les fleurs nuptiales de leurs vingt ans... C'était le bon temps !...

On n'avait pas inventé toutes ces « machines » qui vous rendent fous. Tous les voisins d'un même quartier se connaissaient. On avait le temps d'être aimable. On ne parlait pas de chambardement. Les patrons étaient moins exigeants et n'y regardaient pas, le cas échéant, à passer une blouse pour donner un coup de main. Et, quand il fallait travailler la nuit, on le faisait de bon gré, sachant bien que la servante apporterait de quoi boire et que la patronne, au besoin, viendrait rigoler un brin en peignoir à dentelle.

— Dis, te souviens-tu, Joseph,

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

quand nous travaillions chez Untel? la patronne...

— Ah! oui, Arthur, c'était le bon temps!...

Et ils s'enferment ainsi dans la chrysalide du passé, bouchant obstinément la vue sur la Vie qui passe.

Je ne veux point m'attarder ici à démontrer que la vie des travailleurs était bien plus pénible « au bon vieux temps » que de nos jours. Il faudrait pour cela remuer de vieilles lois, de vieux usages; il faudrait citer des chiffres, recourir à des statistiques d'économie financière et sociale. Ces sortes de confrontations de deux époques ont leur intérêt, quand ce ne serait que pour s'assurer si le chemin parcouru est le bon chemin, mais la question ne se posant pas pour nous sur le choix entre hier et aujourd'hui, nous n'aurons pas à y répondre.

La Vie, ou plutôt l'évolution, ne nous demande pas notre avis.

Et c'est ce que les tardigrades ne veulent — ou ne peuvent — pas comprendre.

Le rythme des transformations industrielles et sociales va s'accéléralant de plus en plus. La stabilité qui semble avoir caractérisé l'époque du travail manuel, n'est plus possible à l'époque du machinisme. La vie économique n'est plus qu'une suite ininterrompue de ruptures d'équilibre et de rééquilibres qui doivent se continuer jusqu'au moment où les principes de cette vie économique qui sont causes de ces déséquilibres soient abolis et remplacés par d'autres plus naturels.

Finis donc l'assoupissement : la victoire est aux vigilants. Les vieux canons du temps de nos pères sont à trop courte portée. Il faut, bon gré, malgré, réagencer son matériel... ou bien disparaître.

Et c'est ce que les tardigrades ne

veulent — ou ne peuvent — pas comprendre.

Ils ont beau constater que la patronne ne vient plus faire la risette en laissant bailler son corsage. Que le patron, lui, est un muscadin aux gants beurre frais qui ne fait que de rares apparitions dans les bureaux. Que la blague qui égayait l'atelier s'est évaporée sous le ronflement des machines rapides qui ne permettent pas qu'on traînaille. Que l'ouvrier, comme l'outil, est impitoyablement éliminé quand il peut être remplacé par un élément plus « efficient ». Que la durée du moindre de leurs mouvements est mesuré, chronométré, disséqué. Rien n'y fait. Ils se contentent du regret stérile du passé, sans songer un instant à se défendre contre cette forme nouvelle de lutte où ils vont succomber.

Bien plus.

Ils savent — ou devraient savoir — que la vie sociale a subi des transformations profondes. Que malgré toutes les tentatives pour maintenir la paix entre les classes, la bourgeoisie organise de plus en plus méthodiquement l'exploitation de la classe travailleuse. Exploitation qui doit aboutir à la paupérisation et à l'épuisement de la grosse majorité des ouvriers. Ils ne s'inquiètent pas de suivre l'orientation des efforts des industriels et financiers, ni de ses conséquences. Malgré leurs soupirs sur le passé, ils ne se demandent pas ce que sera demain et ils s'obstinent dans une immobilité, dans une passivité absolue. Peut-être croient-ils conjurer le danger en ne bougeant pas!...

Evidemment, on peut préférer l'époque de l'artisanat à l'époque capitaliste; le libéralisme individuel à la concentration industrielle; voire même préférer le régime censitaire au suffrage universel. Tout cela c'est une question de conception et de préférence. Seulement il est impossible —

Serrons les rangs!

*C'est tout d'abord à l'école,
Où des pensums on nous colle
Lorsque nous sommes enfants,
Que du maître, la voix dure,
A notre oreille murmure :
Avançons, serrons les rangs!*

*A vingt ans, quand la gamelle,
Au régiment vous appelle,
Les caporaux, les sergents,
Les officiers de tous grades
Vous gueuleront : « camarades,
Nom de Dieu, serrons les rangs! »*

*Puis, un jour, dans la bataille,
Frappant d'estoc et de taille
Pour la gloire d'un tyran,
Bravant le canon qui fauche,
Les copains, à droite à gauche,
Tu devras serrer les rangs.*

*A l'atelier, à l'usine,
Tu devras courber l'échine
Pour gagner de pauvres francs,
Pendant qu'on patron empoche,
Tu rentreras à la cloche,
Bien vite en serrant les rangs!*

*Mais si, sans repos ni trêve,
Du soir au matin on s'crève,
Si l'on se serre les flancs,
Un beau jour la corde casse,
La misère enfin vous lasse,
Farouches, on serre les rangs.*

*Puis on fait des barricades
Avec tous les camarades
Contre les gouvernements,
Criant : Liberté, quand même!
Dans une lutte suprême,
On meurt en serrant les rangs!*

Léon PETIT.

CAMARADES!

Voulez-vous devenir coopérateur de notre imprimerie, sans que cela vous impose des sacrifices trop lourds?

Faites-vous inscrire à notre Caisse d'Épargne. Au moyen de petits versements, elle vous permettra de le devenir.

LES ARTS GRAPHIQUES

(Soc. Coop. Ouv.)

201, Chaussée de Haecht, 210 Schaerbeek.

surtout pour un travailleur — de continuer à se conduire et à se défendre comme si ces pratiques périmées étaient encore en vigueur.

Et c'est ce que les tardigrades ne veulent — ou ne peuvent — pas comprendre.

Au syndicat, ils vitupèrent contre la « jeune école »; dénoncent la lutte des classes comme une théorie de barbares; prétendent que la liberté de la presse doit être intangible et qu'un typographe ne peut se refuser — sur la foi de ce principe sacré — à recruter un supplantateur contre son frère; invoquent contre l'exagération des revendications des travailleurs les besoins et les droits des patrons; considèrent que tout ce qui n'est pas strictement et immédiatement corporatif est de la politique. Que dans le temps ci... qu'autrefois là... Qu'il faut être prudent. Qu'il ne faut pas se préparer, parce que l'adversaire pourrait considérer cela comme une ouverture d'hostilités. Et ainsi de suite.

Les tardigrades n'ont rien compris ni à l'évolution industrielle, ni à la guerre, ni au déplacement des marchés, ni à la concentration des forces patronales. Le Comité Central Industriel ne les émeut guère. « Ils ont des yeux et ne voient pas » et, ne voyant rien, ils veulent convier tout le monde à faire de même.

Ce qu'il y a d'étrange dans leur cas, c'est que nombre d'entre eux déploient une énergie farouche à combattre... ceux qui adaptent leurs méthodes aux forces et aux tactiques de l'adversaire; pour ce combat ils exploitent les moindres dissensions et flattent les vanités pour s'attirer des partisans. Il n'y a que pour partir en guerre contre les patrons que les tardigrades sont prudents. Il est vrai qu'il sont généralement à l'abri des surprises de la crise.

Et ceci aide un peu à expliquer cela... C'est une espèce néfaste pour le mouvement ouvrier.

QUERCUS



Chacun rappelle dans ses caractères physiques, sa démarche, ses gestes, les traits marquants de ses parents; suivant les cas, ceux du père ou de la mère l'emportent. Ce phénomène caractérise l'hérédité. Celle-ci se manifeste parfois par une tendance au développement spécial d'une faculté, la musique, par exemple; parfois elle crée une prédisposition à des enfants, comme celles qui menacent les enfants des alcooliques. L'atavisme est le fait que certains individus rappellent par leur comportement des ancêtres plus éloignés.

Comment peut-on expliquer l'hérédité? Seule la fécondation de la cellule femelle, l'ovule, par la cellule mâle, le spermatozoïde, permet de conclure que ce sont ces petites particules infinitésimales qui renferment les facteurs de l'hérédité. De nombreuses expériences tendent à prouver que seul le noyau de ces cellules a une importance. Ce microscopique amas de matière vivante synthétise donc tous les caractères de la vie de la race, de l'espèce, de la famille, en lui sont renfermées ces tendances si particulières qui donnent à un fils les tics du père, aux descendants d'un physique une prédisposition à la tuberculose.

Dès la fécondation, chaque partie du protoplasme de la cellule fécondée a déjà son rôle désigné; chaque parcelle est marquée dès lors pour réaliser une portion déterminée de l'organisme. Toutes les potentialités héréditaires sont donc réalisées dès la conception, ce qui a fait nier la possibilité d'acquérir des caractères nouveaux, capables d'être transmis aux descendants. Cette négation a fait naître chez certains, un sentiment d'impuissance dans l'amélioration de l'humanité, un fatalisme déprimant devant la déchéance caractérisant la masse des humains.

Cependant l'examen de la question nous montre qu'il s'agit d'une querelle de mots; car après la fécondation, la mère continue à imprégner le fœtus de ses tendances propres, même acquises durant la gestation et le nouveau-né naît avec

des dispositions héréditaires accrues. Qui pourrait nier d'autre part l'influence considérable de la nutrition du nourrisson et de sa première éducation sur son développement ultérieur tant corporel que mental? Ceci me rappelle l'histoire d'un professeur d'école moyenne qui, ayant l'habitude de déchirer, devant les élèves, les devoirs qui ne lui convenaient pas, déclara, un matin, d'un air désolé, que son fils avait, la veille au soir, détruit par mégarde un paquet de compositions; un loustic se permit de crier du fond de la classe: « n'iez donc l'hérédité! » D'ailleurs l'on hérite sans doute, beaucoup des qualités physiques de ses parents; mais les qualités morales sont bien peu transmises; quant aux qualités intellectuelles, l'on peut dire qu'elles ne sont pas héréditaires, mais inhérentes à chacun. Combien de fils de génies, n'ont été que des nains de la pensée!

Ainsi nous ne pouvons éliminer nos dispositions physiques héréditaires qu'amélioreront progressivement la sélection des mieux portants et une meilleure hygiène du genre de vie comme de la procréation.

Mais notre valeur morale et intellectuelle, si elle trouve une prédisposition dans les qualités qu'ont pu nous transmettre nos parents, dépend essentiellement de l'éducation que nous avons reçue. La question du milieu se pose donc tout entière devant le problème de l'évolution progressive de l'humanité. Avec le développement lent mais continu de la liberté de pensée, le nombre des travailleurs indépendants de l'esprit n'a fait que s'accroître. Sans doute l'homme obéit encore, en général, de façon déguisée ou non, à des tendances de bas égoïsme, de lâcheté, d'hypocrisie; mais les dirigeants en portent la lourde responsabilité, tous les rouages sociaux étant créés pour maintenir cet état d'esprit. L'homme ne connaît pas la valeur des mots, bons ou mauvais; il est par essence malléable et subit l'influence prépondérante de son milieu. Aussi, c'est vers la transformation de celui-ci, par une éducation ardente et une nouvelle conception de l'organisation sociale qu'il faut diriger les regards.

Dr Charles FONTAINE-VINCENT

CAMARADE,

Si ta route est bonne, poursuis-la, quels que soient les obstacles dont on l'encombre.

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

LE DÉBROUILLARD ou celui qui tire ... son plan

Ce titre n'est pas celui d'une histoire comique, c'est la modeste analyse de deux actions qui se confondent en une seule. En effet, celui qui se débrouille ne fait pas autre chose que tirer son plan.

Quoique synonyme l'une de l'autre, la mise en pratique de ces deux actions comporte cependant deux aspects nettement distincts dont l'un peut être louable mais dont l'autre doit être répudié. Il est très méritoire de se débrouiller sans porter préjudice à autrui, mais il est fort blâmable, il est même coupable et indigne de tirer son plan au préjudice des autres.

Hélas! l'immonde guerre n'a fait qu'aviver l'ignoble plaie d'un égoïsme que l'on étale crûment, que l'on n'a même plus la pudeur de voiler par de vagues excuses. C'est à qui l'emportera: « Tu me gênes, je te repousse, qu'importe si tu tombes, je tire mon plan ».

A côté de ces débrouillards qui écrasent les autres pour arriver au but convoité, il existe une autre espèce de ce genre: ce sont les débrouillards silencieux, les profiteurs en douce. Que les mauvais agissements d'un patron ou d'un chef se font jour et aussitôt on *chuchote* son mécontentement, c'est un bourdonnement de doléances, et quand un camarade ou collègue élève la voix pour protester, que fait-on? On tire... son épingle du jeu, on se tient coi, on s'isole du plaignant, en un mot on se débrouille de manière à ne pas être compromis dans un conflit qui comporte des risques, très heureux cependant de profiter... des marions qu'un autre a tirés du feu quand une solution favorable intervient. Mais que l'insubordonné soit victime de sanctions et qu'il signale seulement son regret de n'être pas suivi et nos bons débrouillards ont tôt fait de prétexter: « Qu'est-ce que tu veux, mon vieux, chacun doit tirer son plan. »

N'est-ce pas pénible? Ces camarades ne devraient-ils pas se ranger tous ensemble, aux côtés de celui qui parle pour eux; ne devraient-ils pas aussi se faire entendre, ne fut-ce que pour démontrer à l'employeur qu'ils se rendent solidaires

des griefs formulés par leur camarade; ne devraient-ils pas faire bloc pour empêcher des sanctions dont ils seront victimes à leur tour; ne voyent-ils donc pas que leur indifférence, leur je-m'en-fichisme, les lient de plus en plus à leurs maîtres. Réunis dans l'atelier ou à l'usine, on ne se débrouille pas seul, on s'aide l'un l'autre, on tire son plan tous ensemble et pour le profit commun. Misérable vaniteux que celui qui, ostensiblement, manifeste aux yeux de son patron, que lui seul se débrouille, lui seul se dispense des autres (ce qui, en réalité, n'est pas), il ne ment pas le proverbe qui dit: « on a souvent besoin d'un plus petit que soi ». Oublie-t-il donc qu'il n'en est pas moins à la tâche comme les autres; que demain, si les circonstances le veulent, il sera jeté sur le pavé comme les autres. Oui, je sais, le patron lui témoigne un peu d'attention; le flatte au besoin: « Ca c'est un as! c'est un débrouillard », et *in petto*, il se dit que le jour où l'as deviendra gênant, il le balancera comme les autres.

Le zélé, le supplantateur, le sarrazin, le moucharde sont aussi des débrouillards qui tirent leur plan, mais en nous tirant dans le dos.

Le commerçant ou le représentant qui nous trompe sur la valeur d'une marchandise, est un débrouillard, mais aussi un coquin.

Mais alors, où est l'aspect louable de celui qui tire son plan? Hélas! cet aspect-là est bien restreint, disons seulement qu'il est louable, le débrouillard qui, voyant son voisin dans l'embarras, lui apporte ses subtilités pour se tirer d'affaire; qu'il est louable celui qui, mis en demeure d'exécuter une mauvaise action, tire son plan de manière à s'y dérober et de façon à ne pas faire de mal à son prochain: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ».

SENREV

Prépare-toi à défendre ton pain, l'échéance du contrat collectif est proche. Sache, qu'il n'y a que la lutte qui compte et celle-ci n'est possible que si tu la prépares.

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

LE FLAIR

(Nouvelle)

Je flânais, dernièrement, par une tiède matinée de juin, au vieux marché de la place du Jeu de Balle. J'allais à petits pas d'un déballage à l'autre, l'œil amusé par le contraste violent des mille objets hétéroclites sur lesquels les rayons d'un soleil indiscret faisaient chatoyer toute la gamme des couleurs, quand, tout à coup, des glapissements furieux me firent tourner la tête.

Une grosse marchande venait de dire son fait à un promeneur ventripotent et maladroit qui avait fait trébucher une installation assez rudimentaire, à ce qu'il me parût, servant à l'étalage de quelques mètres de rubans défraîchis.

— Faites donc, attention, vous ! avec votre gros ventre !...

— Mais, madame, regardez donc le vôtre !

« Bon Dieu ! fis-je, mais c'est mon copain Sécolle qui est aux prises avec cette mégère ! Sortons-le de ce mauvais pas où il va avoir le dessous. Je le connais : il n'est pas ferré sur ce genre de sport ! »

Et, d'autorité, je pris son bras et l'entraînai loin du désastre.

— Merci, me dit-il, tu es venu à point : j'allais manquer de galanterie ; mais, vois-tu, j'étais dans la lune, quand l'accident est arrivé... Tiens, regarde !...

Et il sortit de sa poche un bouquin... naturellement ! Je lus : *El Cocinero chileno*.

— Un trésor, mon vieux, s'écria Sécolle ; traduction du titre : « Le Cuisinier chilien ». Hein, qu'en dis-tu ? Pour une trouvaille, c'est une trouvaille, et cela m'a coûté vingt-cinq centimes ; on m'en faisait dix sous. Je n'ai marchandé que pour le principe : je serais allé jusqu'à deux francs s'il l'avait fallu.

— Je ne vois pas l'utilité...

— Comment ! la confection des plats chiliens ne t'intéresse pas ? Après tout, c'est ton droit. Mais, pour ne parler que de l'occasion elle-même, c'est tout un poème, mon cher. Voici un bouquin qui a vu le jour à Santiago du Chili, chez l'éditeur Jacinto Munez ; des confrères sud-américains ont typoté, la sueur au front, pour en établir la composition ; il a été mis en vente, acheté ; il a traîné, sans aucun doute, dans une de ces cuisines de

là-bas, fleurant les parfums violents du piment, du citron et des clous de girofle, et, finalement, il vient échouer au Vieux Marché de Bruxelles. Non, je n'ai pu me résoudre à laisser ce malheureux bouquin se désagréger sous les draches inexorables de notre ciel trompeur : je l'ai adopté.

— Tu dois en avoir toute une famille, chez toi, de ces enfants-là ?

— Comme tu dis. Mais l'occasion véridable, ici, devient rare. Pour dénicher l'oiseau bleu, il faut du flair, beaucoup de flair. Le croirais-tu, depuis la hausse du bouquin neuf, le Vieux Marché est inondé de bourgeois qui viennent rafler tout ce qu'il y a de mieux. Tu les vois fureter, l'œil averti, aux quatre coins de la place. Ah ! il nous en enlèvent des joies littéraires ceux-là ! Et pourtant, c'était ici la bibliothèque de Jean Prolo, pas chère. Les bouquins étaient dépareillés, bien souvent, mais qu'importe : ils donnaient à leurs amateurs le goût de la lecture, ils les faisaient penser... Ah ! ces sales bourgeois !

» Maintenant, il n'y en a plus que pour eux ; on les soigne ; on met à part les occasions intéressantes... dame ! ils paient sans marchander trois, quatre et cinq francs à la place de dix-huit en librairie... Quant aux purotins dont nous sommes, mon vieux, on leur laisse généreusement toute la littérature de ma pipelette pour se délasser l'esprit... Tiens, en voilà un, là-bas, de ces gâcheurs. Regarde-le : guêtré, binoclé, trench-coaté... ça y est... tout un paquet pour le monsieur... et on lui rend la monnaie sur cent francs !

A ce moment, mon ami Sécolle s'arrêta devant un amas poussiéreux de vieilles reliques de ménage enchevêtrées les unes dans les autres : il avait remarqué le coin d'un bouquin pointant hors de tout ce bric-à-brac. Il se baissa et retira du tas une édition populaire de Stendhal : *Le Rouge et le Noir*.

Je l'observai curieusement : Il rejeta le bouquin de côté, aveignit une vieille miniature au verre brisé, la regarda un moment, la remit sur le tas, reprit d'un air absent *Le Rouge et le Noir*, le feuilleta négligemment et en demanda le prix.

— Un franc.

— La couverture est absente et la dernière page est presque détachée... cinquante centimes ?

— Ca va !

A ce moment, une voix à l'accent distingué se fit entendre derrière nous :

— Monsieur, Monsieur, n'auriez-vous pas le même livre en double?... C'est le chef-d'œuvre de Stendhal, monsieur : *Le Rouge et le Noir*, peste !... Je vous en donnerai trois francs...

— Voilà vos cinquante centimes, fit mon ami Sécolle vivement, en forçant presque le marchand à accepter le prix convenu. Allons plus loin, mon vieux.

Il était radieux.

— Hein, me dit-il après quelques pas, est-ce bien joué ? et que dis-tu de mon flair ? Un Stendhal pour dix sous et, par dessus le marché, le plaisir d'avoir coupé l'herbe sous le pied à ce sale bourgeois !

BARBINO

LETTRE DE LIÈGE

A propos d'un arrêté illégal

La « Gazette de Liège », dans un article du 18 juin, attaque, avec un vrai courage chrétien, le Ministre du Travail, le citoyen Wauters.

Elle lui en veut ! à ce pauvre M. Wauters, de ne plus accorder de dérogation aux 52 heures supplémentaires accordées à l'industrie du Livre, qu'aux entreprises qui, faisant partie de la Fédération patronale, respectent dans toutes ses clauses le contrat collectif conclu le 17 septembre 1925, entre les organisations patronales et ouvrières.

Pauvre M. Wauters, vous n'avez vraiment pas de chance, car par votre arrêté vous mettez la « Gazette » dans une singulière posture.

La chère doctrine chrétienne, qui rejette le mensonge, parce qu'il déplaît à Dieu, ne lui permettant pas de mentir, l'organe de l'Evêché liégeois reproduit les critiques de « L'Echo de la Bourse ».

Elle reproduit l'accusation portée contre l'honorable ministre en ces termes :

« La loi lui importe peu. Ce qui lui importe et ce qui importe aux meneurs » syndicalistes dont il se fait le « docil » instrument, c'est de sauver ce fameux » contrat collectif que des patrons ont eu » la faiblesse de consentir et qui impose » des conditions de travail telles que leur » industrie en est sérieusement affectée » et que le chômage sévit dans des proportions alarmantes. »

Est-ce assez joliment tourné ?...

Judas au Jardin des Oliviers n'avait pas trouvé cela. Il est vrai qu'il n'était

pas du... XXe siècle, siècle de lumière... et de vérités.

Pauvre M. Wauters, qu'avez-vous donc fait ?...

Ne savez-vous pas que la « Gazette de Liège » avait accepté avec enthousiasme le contrat collectif du 18 juin 1925 ? Jusqu'au mois de juillet 1926, ce contrat fut plus ou moins respecté ; mais, en juillet dernier, la clause relative aux salaires permit à ceux qui avaient apposé leur signature sous le dit contrat de n'en rien faire, et, en guise de compensation, on promit au personnel beaucoup d'avantages... dans l'Eternité.

En octobre dernier — fichu contrat, va ! — à la suite de la trop rapide ascension de l'index-number, nouvelle augmentation de salaire promulguée par sentence arbitrale... Alors, le maudit contrat fut renié !

Enfin, on promit encore un peu plus aux ouvriers de la « Gazette »... une double part de Paradis, sans doute ? et l'on traîna jusqu'au jour de la catastrophe...

Sentant que les ouvriers de l'industrie du Livre étaient disposés à faire respecter le Contrat collectif par tous les moyens, l'organe de l'Evêché liégeois s'empressa de démissionner de la Chambre patronale, au début de janvier, je crois. La belle malice, n'est-ce pas qui aura fait sourire de compassion le Grand Galiléen, crucifié par ceux qui plaçaient leurs intérêts avant leurs croyances.

Les croyances ne sont plus rien de nos jours qu'un paravent abritant le commer-

ce, les affaires, la haute finance, l'exploitation honteuse de ceux qui sont obligés de peiner pour manger à leur faim. L'esprit mercantile règne partout en souverain maître, rendant méconnaissable l'esprit de justice et démoralisant le pays.

Oui, humanité, religion, patrie, esprit social, conscience, justice... le Dieu Mercure — dieu du Commerce et des voleurs — banni tout du cœur de l'homme. Grandissent encore les doctrines de ce dieu et l'on ne vendra pas seulement son opinion, sa voix, son vote, ou son pays, on vendra son honneur ! Et il est en train de grandir vraiment. Il est dans la littérature, dans l'art, dans la politique, dans le journalisme surtout. Comme l'autre dieu, il est partout. Ce sont les agioteurs de Bourse, ce sont les marchands qui décident du sort des gouvernements, les soutiennent, les minent ou les font tomber; ce sont des décrets sortis de la Bourse, la hausse ou la baisse des fonds qui sont les grands régulateurs politiques de nos temps modernes. Et comble d'impudence, c'est l'or des banques qui soutient la Presse dans son œuvre de mensonge et de spoliation.

Ce n'est pas pour rien que le Christ chassait du Temple, avec un fouet de cordes, les Banquiers et les marchands, en leur disant : « Prenez-vous la maison de mon père pour une caverne de voleurs » ?

Pauvre Christ, que ferait-il de nos jours contre ceux qui se servent de son nom, de sa doctrine d'amour et d'union, comme d'une enseigne pour leurs boutiques ?...

— Comprenez-vous pourquoi, l'*Echo de la Bourse* se rebelle contre l'arrêté ?

— Comprenez-vous pourquoi la *Gazette de Liège* reproduit avec plaisir la prose de l'officielle feuille financière ?

Mais, M. Wauters, vous comprendrez surtout lorsque vous saurez que la feuille démocratique (?) liégeoise, après avoir apposé sa signature au bas du contrat collectif, met son honneur de côté, se souvenant de 1914 et des paroles de Von Bethman : « Les traités ne sont que des chiffons de papier ! ».

Reconnaisant cette doctrine, l'organe cher à un ancien ministre, démissionnaire de la Chambre patronale.

Le contrat était valable pour 3 ans, pourtant; mais qu'importent les signatu-

res, les chambres d'arbitrage, les lois elles-mêmes.

Tout disparaît devant le Veau d'or !... Vous saurez aussi que, pour ne pas payer les sommes dues à son personnel, elle s'est opposée dans l'histoire de l'échange des flans à la façon de comprendre les devoirs de solidarité de son personnel, heureuse de cette résistance, de cette grève, pour se débarrasser de ses vieux serviteurs et ne pas leur payer les tranches obligatoires.

Depuis le 18 janvier, une bonne partie de son personnel est en grève, tout le monde le sait, mais tout le monde n'en connaissait pas le fin mot.

Aujourd'hui, la *Gazette* fait chorus avec l'*Echo de la Bourse* contre le décret du Ministre du Travail. Il faut démolir la loi des 8 heures, parce que cela ne permet pas au Consortium industriel de prélever de gros dividendes; il faut annuler les 52 heures supplémentaires accordées aux patrons de l'industrie du Livre pour permettre à la *Gazette* d'exploiter un peu plus les malheureuses qui font fonctionner ces claviers de linotypes et pour épuiser jusqu'à la corde les quelques égarés qui, en trahissant la classe ouvrière, sont restés à son service.

Comprenez-vous, Monsieur le Ministre, pourquoi les chiens... aboient ?...

Laissez-les faire et la caravane des prolétaires organisé, conscients de leurs forces et de leurs devoirs, passera, malgré tout.

Tous les citoyens belges sont soi-disant égaux devant la soi-disante loi bourgeoise, mais il sont tous égaux devant la loi de l'Humanité qui, tôt ou tard, frappe l'injustice. Le dieu de la *Gazette de Liège* ne lui enseigne-t-il pas : « Vous serez jugés d'après vos actions » ?

TCHANTCHET.

Très prochainement, tous les membres du Comité « passeront » dans le *Creuset*. Gare au boeuf de certains ! car une « pluie de fines espaces » et même de « cadratins » les menace... T.

A NOS COLLABORATEURS

Pour assurer la parution régulière du « *Creuset* », nos collaborateurs sont priés de nous faire parvenir leur copie avant le 20 de chaque mois.

LE COIN DES JEUNES

Aux jeunes typos !

Il vit... notre Coin des jeunes !...

Cette question de collaboration (quel vilain mot !) entre jeunes et aînés a été mise en discussion le dimanche 10 avril en assemblée générale du *Creuset*. Tout comme notre candidature de membre, cette collaboration a été acceptée à l'unanimité.

Sous quelle forme cette collaboration, ce travail en commun se manifesteront-ils ? Sous la forme qu'ici même je préconisais (n. de mars dernier, sous le titre de « Sésame s'est ouverte... »), c'est-à-dire que les jeunes du *Creuset*, en dehors de l'activité courante de membres (comité, commissions de rédaction, d'études, d'agrément et autres, assemblées, etc.) se réuniraient entre eux, avec un délégué associé au moins, pour discuter les problèmes intéressant spécialement les jeunes et, principalement, pour réaliser l'acclimatation des jeunes recrues. C'est là, peut-on voir une solution dictée par les circonstances et qui n'est que provisoire : préparation préalable des jeunes à la vie syndicale, en les faisant discuter dans un milieu où ils se sentent à l'aise, c'est-à-dire entre eux. La liaison avec les associés se réalise alors par les activités générales du *Creuset* citées plus haut.

Nous avons là, jeunes camarades, le moyen de remplir notre rôle. Prenons le taureau par les cornes ! Mettons sur pied un vaste travail d'organisation de la Jeunesse typographique et de propagande parmi elle.

Notre travail doit d'abord s'orienter vers les problèmes les plus immédiats : faire sentir la nécessité pour les jeunes de combattre pour l'amélioration de leurs conditions d'existence; les amener à travailler au sein du syndicat; avoir des rapports étroits avec ceux qui subissent la « douce villégiature » de la caserne (soldat, etc...); les soutenir dans leurs luttes; dénoncer les dangers de guerre imminents et lutter contre toutes les guerres fratricides.

Pour que tout cela ait un résultat pratique, il faut que tous les jeunes du Livre se mettent à l'ouvrage. Qu'ils nous rejoignent, qu'ils nous aident, qu'ils nous écrivent leurs impressions sur l'école, l'armée et l'atelier.

Nous pourrions alors faire un travail admirable, présenter dans le *Creuset* un Coin des Jeunes bien fourni et bien documenté. Nous vous en présentons aujourd'hui un hors-d'œuvre; bientôt viendra le plat de résistance. Mais espérons que pour lors les colonnes du *Creuset* y suffisent !

Par le fait de notre travail, les luttes des jeunes, telles que la suppression des cours du dimanche à l'École typographique, pourront avoir des résultats au lieu d'aboutir à de lamentables échecs.

Jeunes camarades, ne laissez pas perdre l'occasion

Petit poisson deviendra grand, pourvu que « nous-mêmes » lui prêtions vie.
H. M. VIDEO

CONTRE LA GUERRE

La gravité de la situation, les dangers de guerre permanents qui se font jour actuellement, nous posent, à nous prolétaires, cette question : Quelle sera notre attitude en cas de guerre ?

Tout jeune prolétaire conscient doit savoir que le capitalisme provoque la guerre et ne peut l'empêcher. C'est la classe ouvrière qui doit répondre, car seule, en tant que force opposée au capi-

talisme, elle est de taille à empêcher les conflits.

L'attitude présente de la classe ouvrière, doit être une attitude qui découlera de la dernière boucherie mondiale. Ce sont les massacres, les assassinats, les vols, les incendies, qui doivent montrer aux ouvriers leur ligne de conduite. Les fautes passées doivent être une leçon profitable pour l'avenir afin de susciter

une humanité meilleure, sans cela la classe ouvrière ne verra jamais la fin de ces horreurs.

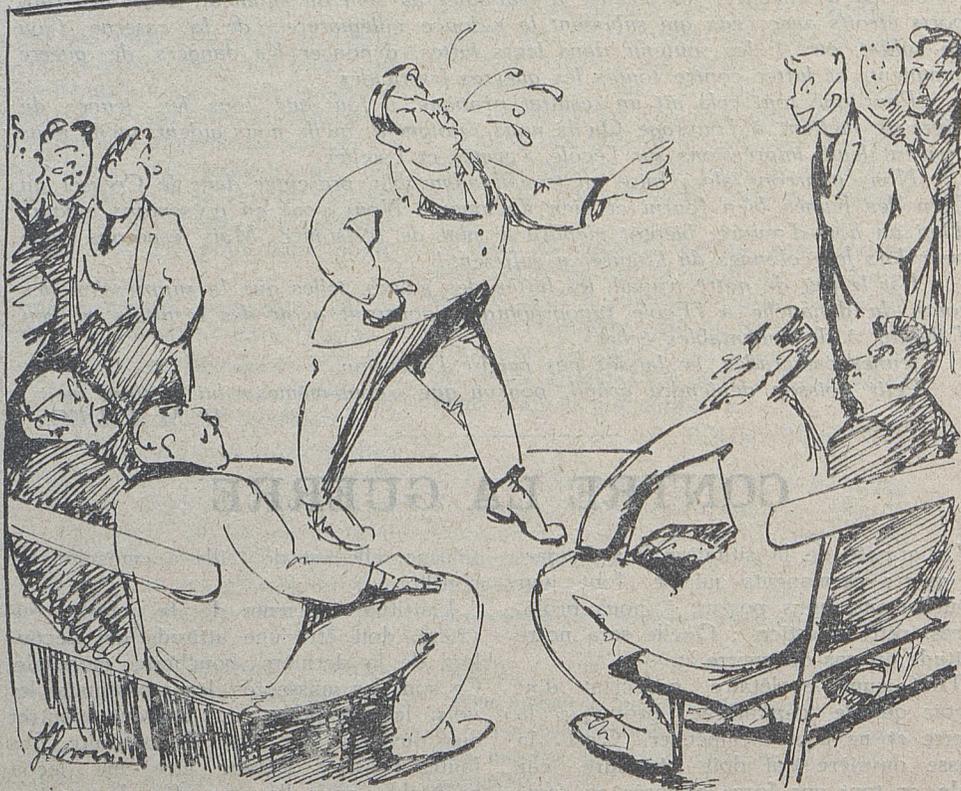
L'une guerre entraîne l'autre, les causes en sont multiples : colonies, pétrole, caoutchouc, potasse, fer, charbon, etc., tout cela sont des raisons pour les capitalistes pour créer des conflits et pousser à l'extermination de la race humaine. Actuellement le monde retourne à pas de géants vers la barbarie, mais une barbarie plus raffinée, plus cruelle, plus féroce avec comme moyen de destruction les gaz, les bombes, les balles dum-dum et leurs suites non moins terribles : tuberculose, cécité, mutilation.

Jeunes camarades, vous qui servez actuellement de chair à canon, vous qui êtes les futures victimes des gaz qui vous rongeront et feront de vous des cadavres ambulants, vous qui êtes destinés par le capitalisme à vous laisser meurtir, à faire souffrir vos frères de misère de quelque pays que ce soit, vous qui servirez d'appât à la tuberculose de par la volonté toute puissante de vos maîtres, vous qui

devrez abandonner vos femmes et vos enfants dans la misère afin de défendre ou de conquérir des richesses pour vos exploités dites-vous bien que vous n'avez rien à défendre, pas plus que les vôtres; s'ils l'estiment intéressant que ce soient les possédants qui se battent. Honneur militaire, gloire, patrie, ce sont des foutaises que tout cela. Malheur à l'humanité si la classe ouvrière ne comprend pas son devoir, si le prolétariat ne comprend pas que c'est de lui seul que dépend l'humanité nouvelle. Camarades, réfléchissez bien, la guerre est peut-être plus proche que vous ne le croyez, dites-vous bien qu'en cas de guerre, nous avons un mot d'ordre qui contient notre volonté de ne pas servir d'holocauste au dieu sanglant de la guerre, ce mot d'ordre est : *Fraternisation*.

Fraternisation, ouvriers, soldats de tous les pays ! C'est par notre union que nous pourrons empêcher le retour des horreurs qui sont la honte de l'humanité.

Crions tous : *Fraternisation et A bas la guerre !*
L. V.



LES INTERPELLATIONS

— Je vous accuse d'avoir tenté de sauver la Coopérative et... d'avoir réussi !

TRIBUNE LIBRE

Bas les mains de la Russie ouvrière Contre la guerre qui vient !

Dix années de Russie ouvrière.

Après les multiples enterrements et faillites du régime soviétique des ouvriers et paysans russes, voilà que le dixième anniversaire de la Révolution prolétarienne d'octobre va bientôt sonner.

Il y a dix ans, en pleine guerre impérialiste, les ouvriers et paysans de Russie portèrent — après une très longue et laborieuse préparation — le coup mortel au tsarisme autocrate et à toute la racaille capitaliste qui se cachait derrière lui.

Il y a dix ans, les prolétaires de Russie brisèrent leurs chaînes économiques et politiques qui les lièrent à l'exploitation du capitalisme mondial, pour instaurer un régime nouveau, correspondant à leurs aspirations et à leurs nécessités.

Dix années de travail opiniâtre, luttant pied à pied contre tous les ennemis de la classe ouvrière, tant de l'extérieur que de l'intérieur.

Dix années de tâtonnements et de construction, marquées par des avances et des reculs, accumulant jalousement toutes les expériences, mettant en œuvre toutes les forces constructives du prolétariat.

Dix années de victoires et de défaites ont créé une Russie nouvelle, régénérée, ayant fait, économiquement et politiquement, un bond formidable; désormais invincible. Le drapeau rouge du prolétariat international flottera désormais sur un sixième de la terre; les ouvriers et paysans russes tiennent les avant-postes de la lutte des classes, ils seront le point d'appui inébranlable du prolétariat mondial dans sa lutte pour l'abolition du capitalisme.

Les délégations ouvrières des syndicats qui ont visité la Russie soviétique sont unanimes pour s'émerveiller devant les forces créatrices du prolétariat russe; la situation en Russie, en tenant compte de

l'héritage du tsarisme de 1917, s'améliore de jour en jour, amenant une amélioration correspondante des conditions de vie des ouvriers russes.

Pendant que la situation des pays capitalistes — sous tous les rapports — suit une ligne descendante, celle de l'U. R. S. S. suit une ligne ascendante.

L'offensive capitaliste contre l'U.R.S.S.

Et le capitalisme mondial a très bien saisi le danger, pour lui, de l'existence de l'Union soviétique; car si l'U. R. S. S. constitue un centre d'attraction pour les travailleurs industriels et paysans d'Europe et des Etats-Unis d'Amérique, elle constitue également un centre d'attraction, un flambeau pour les peuples opprimés d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Sud; elle reste un exemple vivant vers lequel tous les exploités tournent leurs yeux.

Le capitalisme sent que le terrain lui échappe tous les jours un peu plus; les travailleurs qui, pendant très longtemps, suivirent ceux qui se revendiquent de la « civilisation », de l'« intérêt général » et autres balivernes, s'en détournent de plus en plus, sous la pression de leurs conditions de vie; la lutte des classes se précise implacablement dans le cerveau et dans le cœur des ouvriers, et inévitablement — que l'on soit d'accord ou pas d'accord avec les méthodes du gouvernement des Soviets — l'étoile des ouvriers et paysans de Russie apparaît à tous les révolutionnaires comme une preuve et une garantie de la puissance créatrice et de l'avenir du prolétariat.

Le capitalisme sent ce danger, il sait que les avant-postes de l'armée adverse, qui veut et doit vouloir sa mort, se trouvent dans l'U.R.S.S., s'il savait abattre les Républiques Socialistes de Russie et ferait du coup reculer toute l'armée prolétarienne.

C'est cela le fond de la grande bataille qui est engagée entre la Russie et

OPERATEURS ! Pour protéger votre vue, demandez une LINOTYPE PARKERISEE !

le capitalisme mondial, c'est la lutte de toute la classe ouvrière contre toutes les puissances de la bourgeoisie. Le capitalisme est conscient de la bataille qu'il livre en ce moment, et c'est de là qu'il tire sa grande supériorité sur la classe ouvrière.

Des faits irréfutables.

Les dernières semaines ont été très riches en enseignements; l'offensive combinée des monarchistes russes, de toute la racaille blanche réfugiée dans toutes les grandes capitales d'Europe et d'Amérique, et du capitalisme du monde entier est déclenchée. Pendant que les premiers assassinent les représentants des ouvriers russes et fomentent des troubles à l'intérieur de l'U.R.S.S., les autres préparent la guerre.

Symbolique front unique, dans lequel l'on découvre, unis par la haine et la peur des travailleurs révolutionnaires, toutes les tendances du fascisme et de la réaction, mais aussi toutes les tendances et les subtiles nuances de la démocratie, de toute la démocratie!

Il n'y a pas de choix pour les travailleurs révolutionnaires: c'est pour ou contre la révolution (tout court), pour ou contre le capitalisme! Il n'y a pas de milieu! Pour les ouvriers anglais, c'est le « bill » contre la liberté de l'action syndicale en même temps que la guerre contre les ouvriers chinois et russes, c'est la grève des mineurs anglais avec ses interventions sanglantes de la police. En France, c'est une série de guerres contre les travailleurs opprimés des colonies en même temps que les arrestations des militants révolutionnaires à l'intérieur. En Belgique même, c'est la lutte implacable contre les conditions de vie des ouvriers, c'est l'armement de la gendarmerie, c'est la réduction de la supertaxe pour les capitalistes, c'est l'affamement et l'étiollement des ouvriers nègres que l'Union Minière du Haut-Katanga et autres sociétés nationales ont pour mission de « civiliser », et tout cela le règne béni de l'Union sacrée. Front unique pas moins symbolique: face à ce bloc réactionnaire, il n'y a place que pour un drapeau, et c'est celui de la lutte des classes, celui de tous les ouvriers révolutionnaires.

L'assassinat de Varsovie, la rupture des relations diplomatiques anglo-russes, la

guerre en Chine et dans les colonies, la guerre qui vient contre la Russie soviétique, les actions contre les huit heures et les salaires en Europe, tout cela fait partie d'un plan, d'une seule lutte et c'est de celle du prolétariat comme classe contre le capitalisme.

Défendons la Russie socialiste

Et en même temps que la Russie socialiste est menacée par le capitalisme mondial, la classe ouvrière, elle aussi, est acculée à la lutte si elle veut sauver sa vie. Une même bataille contre un même ennemi.

Dans la guerre de demain, ce sera tout le prolétariat qui sera appelé au geste fratricide pour le plus grand bénéfice de ceux qui profiteront déjà du sang des millions et des millions d'hommes qui se battront de 1914 à 1918.

Unité de front de tous les capitalistes, cela c'est un fait.

Nous voulons l'unité de la classe ouvrière! Nous voulons que dans toutes les luttes contre le capitalisme, le prolétariat soit UN, portant son aide fraternelle, tant sous sa forme action que sous sa forme solidarité, à ceux des ouvriers qui luttent pour le bien de notre classe.

Le capitalisme mondial s'attaque à NOS avant-postes, l'U.R.S.S. Il faut qu'il rencontre le front unique de tous les travailleurs, actif, agissant sous le cri de

**BAS LES MAINS DE LA RUSSIE!
A BAS LA GUERRE! VIVE L'EMANCIPATION DE TOUS LES TRAVAILLEURS!!!**
G. V. d. B.

CONVOCATION

Les Camarades du « Creuset » sont priés d'assister à l'assemblée qui aura lieu le dimanche 17 juillet, à 9 h. 30 précises du matin au local, « Au Lion d'Or », 23, pl. St-Géry.

Nous insistons pour que nos camarades suivent régulièrement leurs séances, il est indispensable qu'un contact continu se maintienne entre nous. C'est la seule façon de mener un travail vraiment intéressant qui soit l'expression de la volonté de tous.

Nous commencerons à l'heure exacte afin de terminer avant midi.

Les Menaces de Guerre

La Question de la Frontière de l'Est

(Suite)

Durant la guerre, surtout en France, certains d'entre eux, notoirement connus, ne se sont-ils pas permis de faire croire aux esprits crédules de la grande masse de nos combattants — par l'intermédiaire du « Courrier de l'Armée Belge », organe qui devait tenir à niveau le moral des troupes, et d'autres feuilles comme « Nation... » entièrement à la solde du Gouvernement, voire des journaux français qui réservaient leurs colonnes à ce bourrage de crâne et ce travail d'empoisonnement, — que la paix ne serait pas signée avant que la Hollande ne nous cède son Limbourg ainsi que le territoire situé au Nord de la Flandre Orientale s'étendant jusqu'au Bas-Escaut et avant qu'elle ne renonce à ses droits sur l'Escaut! quitte à continuer la guerre contre la Hollande. Notez bien que la neutralité hollandaise devant ce grand conflit ne tombait pas du tout dans les grâces de nos chauvins et que s'il n'y avait pas eu beaucoup de « mais » et de « si » pour ceux-là même qui ne se trouvaient pas précisément dans la « grande chaleur du feu », ils se seraient plus à faire une petite poussée vers le nord. Ils se sont contentés d'Eupen-Malmédy!

Ce langage ouvert de 1914-18 s'est tu. Mais n'allez pas croire que ces messieurs ont renoncé à ce projet. Ils espèrent, mieux que jamais. Ils savent bien camoufler le produit de leur travail sournois pour lui faire voir le jour dans leurs exigences présentées sous forme de traités et conventions; ils emploient toutes les dénominations et qualificatifs pour gagner l'opinion publique qui doit les soutenir, pays le plus favorisé, passage libre, internationalisation, port franc, etc., tout cela accompagné de paroles cordiales de bon voisinage.

Avant d'aler plus loin, je voudrais cependant convaincre davantage mes lecteurs des visées chauvinistes que renferme le traité hollando-belge, en leur mettant sous les yeux quelques citations prises au hasard dans un de nos plus grands quotidiens d'information de la

capitale lesquelles viennent vérifier mes dires. A noter que je ne vais donc pas puiser à des sources d'origine hollandaise d'intérêts directement opposés aux prétentions belges.

Après le rejet du Traité hollando-belge, M. Van Karnebeeck, ministre des Affaires étrangères en Hollande, démissionnait, victime de son dévouement pour la cause belge (pour sûr qu'à la Chancellerie belge un petit bijou lui est réservé). Son successeur, M. Beelaert Van Blockland, s'étendant sur la question à un confrère du « Neptune » à La Haye, lui disait entre autres :

« Comme vous le comprenez aisément, tous nos efforts tendront vers l'apaisement de l'état d'esprit provoqué de part et d'autre par le rejet du traité.

» Je suis certain que M. Vandervelde, ministre des affaires étrangères de Belgique, fera, de son côté, tout ce qu'il peut pour collaborer avec nous, en Belgique, dans cette voie d'apaisement. »

Si lui en est certain, le passé du social-patriote de M. Vandervelde est là pour que bon nombre de Belges en pensent autrement!

« On parle de l'intervention probable de certaines puissances ou bien de l'intervention de la S. D. N. Je reste incrédule quant à l'effet de cette intervention. En ce qui me concerne, j'ai la ferme et pleine conviction que de nouvelles négociations entre nos deux pays auront des résultats plus efficaces et s'ouvriront d'ici deux ou trois semaines. »

C'est clair! Il dit en substance: Ne venez pas nous embêter avec Société des Nations... « alliées » pour nous en imposer. Cela ne prendra pas! Si vous voulez repasser par chez nous d'ici deux ou trois semaines, nous discuterons à nouveau, quitte à vous laisser faire demi-tour, si vous n'éliminez pas de votre traité ce qu'il contient d'inacceptable, car ajoutait-il :

« Il ne faut pas que l'Escaut devienne un territoire de guerre.

» Pour ce qui concerne le canal de

Moerdijk, il nous est difficile de faire « ex abrupto » des déclarations. Il est difficile également de dire qu'il constitue un obstacle définitif à une entente durable. »

Donc, la Hollande est prête à se mettre d'accord avec nous, à condition que nos prétentions n'aient pas des visées territoriales et militaires.

Mais voici qu'immédiatement après le journal en question fait suivre :

« *L'intervention des puissances s'impose.* » Paris, 2 avril. — Le « Nouveau Siècle » estime qu'il n'est pas admissible que tout ce qui, en Hollande, est germanophile paraît viser à bloquer le port d'Anvers. »

Ce qu'en Belgique « défendre les intérêts de son pays » est appelé « patriotisme » est qualifié pour la Hollande « germanophilie ».

« Dans les deux pays, ce sont les hommes qui travaillent à établir une entente qui auraient dû avoir derrière eux l'ensemble des opinions publiques. »

C'est-à-dire tous ceux qu'ils sont parvenus à bourrer le crâne par leurs mensonges et leur poison, cette masse-là devrait l'emporter sur le droit et la justice ! Zut alors !

« Les traités de 1839, qui garantissaient la neutralité belge, ont été violés par l'Allemagne, en 1914, et le premier devoir des vainqueurs, dans l'intérêt de la Belgique comme dans l'intérêt général de la paix européenne, aurait dû être de mettre hors de toute atteinte la sécurité et la liberté de l'héroïque nation qui avait mis sa vie même au service de la cause des Alliés et de la civilisation. »

Ce qui revient à ceci : Tout ce que les Belges pouvaient invoquer à l'armistice, comme encore maintenant, comme « intérêt belge » (lisez « propre sécurité ») et paix européenne, comme premier devoir ils auraient dû... ce que je disais plus haut : ne pas finir la guerre avant que la Hollande ne donnât satisfaction à leurs exigences annexionnistes quant à l'Escaut et la partie de territoire situé entre celui-ci et la Flandre orientale, ainsi que le Limbourg hollandais !

Et pour finir :

« Puisque les pourparlers directs entre la Belgique et la Hollande ont abouti à une impasse, il faudra bien venir à cette intervention des puissances, si lâchement esquivée en 1919. »

Il est très logique que les grandes puissances alliées de la Belgique, et qui se le doivent de reconnaître les services rendus par elle, essayeront maintenant d'intimider et de menacer la Hollande. En agissant ainsi, ils ne feront d'ailleurs que se conformer à un plan d'exécution suivant leurs conventions secrètes militaires !

Il y a quelques jours, à son 40^e diner mensuel, le Comité de Politique Nationale avait saisi l'occasion pour faire exposer, par un spécialiste, le problème de l'Escaut, tel qu'il se pose après le rejet par la Ire Chambre hollandaise.

M. Hervy-Cousin « se prononçait, au cas où une meilleure solution ferait défaut, pour une internationalisation mitigée de l'Escaut ».

... » S'il est exact qu'aucun Belge ne désire de conflit avec la Hollande, il est aussi exact que tous les Belges exigent une politique d'énergie en ce qui concerne nos communications avec la mer ».

Après quoi, M. Arthur Rotsaert vient faire un aveu cynique en démontrant que le nœud du problème est une question territoriale, le canal du Moerdijk.

« Le traité a été rejeté à cause de cela, dit-il, et rien qu'à cause de cela. Nous devons nous montrer très fermes. Nous devons éclairer notre opinion publique et la convaincre que la seule solution acceptable est celle que le C. P. N. a toujours préconisée : la solution territoriale, dont M. Van Cauwelaert lui-même disait : « Si la solution territoriale ne prévalait pas, je me mettrais à la tête des annexionnistes ».

Trop clair pour être commenté, n'est-ce pas, lecteurs ?

(A suivre.)

MARCLOU

Les promenades du « Creuset »,

Dimanche 10 juillet, le « Creuset » organise une promenade au plateau du Kapelleveld, à Woluwe-St-Lambert.

Réunion à 10 h. à la Bourse, pour prendre le tram n. 28, jusqu'au terminus. Les retardataires pourront rejoindre la caravane à 10 h. 20 au rond-point de la rue de la Loi, ou encore au terminus du 28, à Woluwe-St-Lambert, à 11 h.

Cette promenade, le long de la Woluwe sera charmante, d'autant plus que la Commission d'Agrément a passé un contrat avec le préposé au beau temps.

Donc, tous dimanche prochain à Woluwe.

LA NOUVELLE ÉCOLE ?

Non ! C'est une vieille histoire !

En parcourant les « vieilles histoires » des organisations du Livre de Belgique, il en est une qu'il est impossible de laisser passer, tellement elle est fraîche...

Les théories de Zoulous ne semblent guère nées depuis aujourd'hui, et il ne semble pas non plus que la critique soit monopolisée par « les chiens qui aboient pendant que la caravane — et quelle caravane ! — passe ». Et vraiment, les « critiqueurs » n'ont rien inventé de bien lourd lorsqu'ils déclarent que les conditions de travail de Bruxelles et de tous les travailleurs du Livre de Belgique sont tels que nous les connaissons à cause du manque d'esprit et d'activité syndical des camarades de province.

La « nouvelle école » n'a d'ailleurs rien de très méritant à son actif concernant le problème du « recul », que certains considèrent comme un simple « arrêt » (?); bien avant sa naissance, l'on parlait déjà de toutes ces choses.

L'histoire se répète, une fois en tragédie, une fois en comédie.

Et nous donnons la parole à la « Fédération Typographique » du 15 avril 1904 :

LA CRISE

A quoi faut-il attribuer la crise que nous traversons depuis un certain temps déjà, et dont on ne peut prévoir la fin, au contraire ?

Est-elles la résultante du malaise dont souffre l'industrie en général ?

Je ne pense pas me tromper en répondant négativement.

Il est certain que la situation difficile, désastreuse, tant de la grande que de la petite industrie, la lourdeur des transactions, ne sont pas précisément de nature à favoriser l'imprimerie et nous causent plus ou moins de préjudice, mais il est, néanmoins, incontestable que de jour en jour on fait une consommation plus intense d'imprimés de toute nature, et que, par conséquent, il devrait y avoir surcroît d'occupation pour nous.

Mais à quoi alors, me direz-vous, attribuer le chômage dont sont victimes un nombre, allant sans cesse grandissant, de nos camarades professionnels ?

A notre mollesse, à notre inconscience, à notre incurie et surtout à notre ladrerie.

En effet, qu'avons-nous fait en Belgique depuis nombre d'années, pour améliorer notre situation morale et matérielle, alors que, journalièrement, nous voyons nos camarades des fédérations étrangères obtenir de nouveaux avantages, tels qu'augmentation de salaires, diminution d'heures de travail, réglementation de l'apprentissage, maintenant ainsi en un juste équilibre le marché du travail, balançant les lois inéluctables de l'offre et de la demande ?

Exception faite pour quelques grands centres, rien, absolument rien ! On pourrait même dire sans exagération que nous reculons, imperceptiblement peut-être, mais en tout cas d'une façon indéniable.

Et la cause de cette situation insoutenable ?

En majeure partie la province.

Eh ! oui, camarades, ne vous récriez pas, c'est ainsi. Je le dis sans arrière-pensée, sans la moindre idée de blâme, mais j'estime qu'il est préférable de mettre hardiment le doigt sur la plaie, de montrer sans détour le mal qui nous ronge que de l'endormir et de vous laisser dans une fausse sécurité jusqu'au jour fatal où vous vous réveillerez avec la conviction qu'il n'y a plus de guérison possible. Quand on connaît le mal dont on est atteint, on trouve plus aisément le remède.

Mais bah ! pensez-vous, à quoi bon vous tracasser, pourquoi lutter contre l'exploitation inqualifiable dont vous êtes victimes, alors qu'il vous est si facile de vous rabattre sur les grands centres, sur la capitale, d'y venir remplacer vos camarades et leur enlever, sans coup férir, une situation qui leur coûta soixante ans de luttes, de privations et de sacrifices surhumains !

Et quelles sont les conséquences de cette conduite ?

Que, journalièrement, l'armée des sans-travail des grandes villes se renforce de quelques hommes, alors que vos patrons de province se trouvent dans la nécessité de créer autant de nouveaux apprentis, très braves garçons peut-être, mais dont la plupart avaient sans doute plus d'aptitude à devenir de bons fer-

blantiers que des disciples du grand Gutenberg. Ah! s'il pouvait revenir celui-là, quelle tête il ferait!

Mais quant à faire le moindre sacrifice personnel pour arriver par vous-mêmes à vous créer une situation passable jusqu'à présent, vous vous en êtes montrés incapables.

Vos séances ne sont pas suivies; vos associations sont délaissées et végètent au milieu de la plus grande indifférence des intéressés, parce qu'elles ne peuvent même accorder les avantages les plus élémentaires à ceux qui en font partie. Et lorsque l'occasion vous est offerte, moyennant une légère contribution, un fabuleux versement de vingt-cinq centimes par mois — comme c'est le cas pour la caisse fédérale de chômage — de consolider vos sections, de leur donner l'aimant qui leur manque tant, vous vous y refusez obstinément. « Pensez donc! vingt-cinq centimes par mois, un sou par semaine, mais c'est la ruine pour nous, provinciaux, qui gagnons dix-huit à vingt francs par semaine, et payons mensuellement cent sous de loyer! » alors que les malheureux pièceurs de la capitale, eux qui ne réalisent peut-être pas une moyenne de vingt francs par semaine et payent vingt-cinq francs de loyer, trouvent encore le moyen et l'énergie d'abandonner cent sous par mois pour leur chère association, sans compter les trois francs du secours mutuels.

Voilà les véritables causes de la crise que nous subissons et que vient encore aggraver notre concurrent de fer, la machine à composer.

A vous de savoir si vous tenez à persévérer dans cette voie qui nous mène directement, vers un cataclysme fatal et inévitable et de juger s'il ne serait pas dans l'intérêt de tous — le vôtre en premier lieu — de cesser ces errements.

Remuez-vous donc un peu plus; ayez le courage d'aller à votre poche, c'est le seul moyen de rendre vos groupements forts et sérieux; luttiez d'arrache pied pour l'augmentation de vos salaires dérisoires, pour la diminution de vos trop longues journées d'esclavage. Vous ne devrez plus alors quitter vos villes, abandonner vos parents et vos amis, pour courir vers l'inconnu qui vous réserve parfois bien des désillusions et vous empêcherez de la sorte la création de nouveaux bataillons de typographes dont nous passerions bien volontiers.

Je vous ai fait connaître le mal; je vous en indique le remède infaillible: minimum raisonnable de salaire, diminution des heures de travail, fortes caisses de prévoyance.

Ce n'est pas très compliqué, mais cela demande un peu d'énergie et coûte quelques sous. Tant pis pour vous, — et malheureusement pour nous tous, — si vous n'avez pas la prévoyance et l'intelligence d'en faire le sacrifice.

A. VAN HAESSENDONCK.

Nous n'allons pas y ajouter de bien longs commentaires. Nous demandons seulement à nos camarades de réfléchir à ce qui est dit dans cet article et à ce que nous disons.

Nous reprenons en ce moment la majorité des critiques formulées dans cet article et voilà, nous sommes des « diviseurs », des « gens à la solde de Moscou », etc. C'est étrange...

Mais nous laissons la conclusion à nos camarades lecteurs tout en les priant de bien vouloir faire lire ceci par les ouvriers sincères qui se sont embarqués dans la galère « anticreusotjine ».

G. V. d. B.

A nos Coopérateurs

La meilleure façon de répondre aux attaques actuellement dirigées — on aimerait connaître les buts inavoués — contre notre Coopérative, est de faire une large publicité autour d'elle.

Ce ne seront ni les calomnies, ni les mensonges qui nous empêcheront de poursuivre notre œuvre dont les fruits seront la confusion de ceux qui usent de basses manœuvres pour la faire avorter.

«Les Arts Graphiques» est la SEULE imprimerie coopérative ouvrière, dont seuls peuvent faire partie des syndiqués adhérant à la Commission Syndicale, appliquant à son personnel les revendications posées depuis le dernier mouvement de 1925 par les travailleurs du Livre.

Cela seul devrait désarmer ceux qui se livrent à son égard de l'injure, pour atteindre des adversaires.

Camarades, contre les malintentionnés, soutenez et développez votre œuvre.

Au point de vue moral, la Coopérative est un milieu propice au développement des idées de solidarité et de d'émancipation humaine!

LES ARTS GRAPHIQUES

Société Coopérative

201, Chaussée de Haecht, Schaerbeek
